

## Femme capitaine

Tania Konicheckis (collaboration de Hugo Barthelet)

*Quand on lui demande ce qui l'a fait venir à Miscou, Hélène, environ 55 ans, nous répond dans un souffle : « L'amour ». Elle qui s'est installée au « bout du bout du monde » il y a maintenant vingt ans en partance de Montréal, nous dit être parfaitement bilingue, elle parle aussi bien l'acadien que le québécois. Elle s'y est installée avec son mari, les bagages remplis d'expériences et d'histoires de vie. Femme de projets et mue par un désir constant de créer, elle s'est beaucoup intéressée à la vidéo et à la photographie. Elle a eu des expériences dans le domaine de l'audiovisuel et a même fait des études en anthropologie. Ce dernier chemin l'a amenée à réaliser un doctorat en prenant l'île de Miscou comme principal terrain d'observation. Depuis quelques années, elle est responsable d'un lieu qu'elle veut rendre ouvert sur la communauté, qui accueille des voyageur·euses, des gens d'ici, des artistes de partout, pour une nuit ou pour toujours. Un lieu qu'elle veut imaginer comme « le cœur de Miscou », pensé par et pour les personnes qui le font battre.*

*Mais Hélène c'est aussi, 61 jours par an, une capitaine de homardier. Si elle a pris la barre par la force des choses à la suite du décès brutal de son mari pêcheur, tout en elle semble vibrer pour la mer. En témoignent ses yeux d'un bleu azur qui s'illuminent quand elle nous raconte ce qu'elle voit et ce qu'elle vit lorsqu'elle est au large. Elle semble d'ailleurs différente d'un lieu à un autre : plus loquace et habitée lorsqu'elle est en mer, elle est plus réservée et dans le contrôle une fois sur terre. Elle qui considère la pêche comme un immense terrain de jeu et qui n'a « jamais hâte de rentrer » une fois sur les flots, ne voit plus de différence entre*

*elle et le reste des matelots du port de Miscou, tous des hommes.*

*Il nous semblait donc incontournable de rencontrer Hélène dans le cadre de notre travail de recherche pour en apprendre davantage sur Miscou, la particularité de la Péninsule et des êtres qui l'habitent, mais aussi pour être capable de dessiner le potentiel biorégional du territoire à travers sa perspective de femme capitaine. Ses réponses ne sont jamais vraiment arrêtées, elles se contredisent à certains endroits, mais nous permettent de mieux comprendre les contours des enjeux qui existent dans le monde de la pêche et au sein de Miscou.*

Samedi 15 juin 2024 – Elle nous rejoint dans l'après-midi, après sa journée de pêche. Elle semble fatiguée, mais malgré tout très en éveil et dans l'ouverture. Nous sommes à la moitié de la saison de la pêche. Elle porte un chandail sur lequel on peut lire distinctement la phrase « je m'en FOUS ».

### Une femme qui pêche : « Je la vois plus la différence »

**Tania :** Est-ce que tu peux nous parler de ton métier en mer? Le fait aussi que tu sois une pêcheuse au milieu de nombreux pêcheurs...

**Hélène :** Comme femme, je suis bien accueillie, vraiment. Moi, j'ai un caractère assez fort, faute que ça me dérange pas. Je considère que mes valeurs sont bonnes, je suis honnête, respectueuse. Donc, si j'ai quelque chose à dire, je le dis, t'sais.

[...] Au début, c'est plus les avant-gardistes qui vont vouloir embarquer avec toi. Moi, quand j'ai

commencé, c'est un capitaine retraité qui m'a montré. J'ai choisi un monsieur formidable, Scott Jackson, qui est un vrai bully, qui m'a montré à devenir tough. Puis, lui, il était fier de montrer à une femme, il y en avait pas de femmes qui pêchaient. Mais au début, hein, le monde, ça se moque. T'sais, t'es populaire dans le petit café du coin qui était... Tim Hortons.

J'avais pas ça dans le sang, mais en même temps, j'suis fonceuse. Faque je me suis dit : pourquoi pas? La vie, c'est ça qu'elle m'a donné, faque j'ai décidé que j'allais fonctionner avec ça.

Sinon, oui, je suis aussi tough que les gars. (Rires)

#### « T'apprends vite que t'as plus d'égo »

T : D'après toi, quelles sont les compétences, les savoirs qu'il faut maîtriser pour savoir pécher?

H : Moi je suis en charge de tout mon équipage. Cette année, je suis très choyée. Ils sont très autonomes, j'ai rien à leur dire... Ils savent ce qu'ils ont à faire. Mais s'ils savaient pas tout ça, faudrait que je le sache aussi. J'ai besoin de connaître leurs connaissances. J'ai besoin de veiller à leur sécurité. Ça m'est déjà arrivé d'avoir des hommes de pont qui étaient un petit peu moins prudents. Il fallait vraiment que je sois ferme. [...] Sinon, ça prend un minimum de savoirs, mais ça vient graduellement. Tu sais, le sens du vent, le courant, toutes ces choses-là qu'on imagine. Trouver le nord. (*Elle rit et nous l'accompagnons*) Le navire qui avance dans la brume [...]. Non, mais, on niaise, mais moi, j'tourne en rond des fois. (*Nous rions à nouveau*) T'apprends vite que t'as plus d'égo parce que c'est sûr, tu vas faire des erreurs.

T : Quels savoirs, quelles techniques les hommes de pont doivent maîtriser pour que tu sois en confiance avec eux?

H : C'est sûr qu'il faut qu'ils connaissent leurs noeuds, comment amarrer les cages [...].

Puis, c'est comme une danse sur un bateau. Quand on travaille, on fait toujours un peu la même chose, mais ça peut arriver selon le vent, le courant, que c'est une journée un petit peu plus tough [...] faut être très prudent. Puis y aller doucement. Tout le monde est à son affaire. Il y a personne qui est [...] dans la lune, tout le monde travaille ensemble.

Sinon, c'est sûr que ça prend les cours de base. Il faut aller à l'École des pêches, suivre les cours sur la conduite des petits bateaux, savoir comment communiquer en cas d'incident, les cours de sécurité en mer, etc. Toutes ces bases-là, il faut les savoir.

Mais on apprend pas à pécher, c'est vraiment l'essai-erreur. Je pense que ça s'apprend avec l'expérience. Puis, même si t'as des expériences en arrière, ça veut pas dire que tu es bon. C'est tout le temps utile d'avoir quelqu'un d'expérimenté qui peut te montrer. C'est un compagnonnage. Comme avant le métier d'artisan que tu apprenais. Mettons le forgeron apprenait auprès du maître-forges. Je considère que c'est un peu la même chose. Ça prend beaucoup de jugement pour travailler sur un bateau. Puis ça a l'air rough mais c'est douceur en même temps, parce qu'il ne faut pas faire de mouvements brusques.

Moi, j'ai eu cette chance-là que Scott était là [...], mais j'apprends tout le temps. Tu sais, on s'aide énormément tout le monde, même s'il y a des petites rivalités. Mais s'il arrivait quelque chose, les gens seraient là.

Et la plupart du temps, le monde travaille autrement aussi. Ils font d'autres jobs. Les jeunes qui veulent être pêcheurs, ils prennent tous d'autres métiers. Il y en a un qui veut être plombier [...], électricien. Ils vont tous avoir des métiers [...] parce qu'on sait plus, là, on a besoin d'avoir des plans B.

#### « On ne sait plus à quoi s'attendre »

T : On a appris que le homard était menacé par des prédateurs difficilement contrôlables. C'est un enjeu récent?

H : Ça fait quelques années, mais Pêches et Océans s'en occupe pas.

*Pêches et Océans Canada est une institution fédérale responsable de la protection des eaux et de la gestion des ressources halieutiques et océaniques du Canada. Elle est aussi appelée MPO.*

D'ailleurs, la gestion des phoques par la MPO a été critiquée il y a deux semaines par le Sénat. C'est un gros rapport [...].

Moi, quand je suis arrivée dans la Péninsule il y a 20 ans, ça pêchait le maquereau, c'était l'abondance. On avait notre bouette locale. Maintenant, on achète du maquereau du Japon. C'est comme beau pour la planète, ça a pas d'allure! Pour pêcher un homard local, on va chercher un poisson du Japon.

[...] Mais là, il y a plus de maquereau, la pêche aux harengs est arrêtée. Il y en a plus. La pêche à la crevette a fait' faillite. C'est grave, là! Ça va-tu faire la même chose avec le homard? Le crabe? C'est tout ce qui nous reste : le homard pis le crabe ici. Sinon, la Péninsule, là il y en a plus.

T : Comment cela peut-il être contrôlé?

H : Il faut qu'ils (le MPO) connaissent les stocks de pêche. Le Sénat donne six mois à MPO pour gérer le phoque. Puis le bar rayé c'est vraiment un enjeu important parce qu'il y en a à la tonne. Ils constatent, mais ils peuvent pas faire une pêche commerciale avec ça parce que c'est encore une pêche résidentielle, trois bars par jour. Mais on voudrait une pêche commerciale parce qu'on pourrait les mettre dans nos cages au lieu de faire venir les poissons d'ailleurs. Ils veulent pas parce qu'il est considéré comme une espèce en voie de disparition encore. Donc, il faut que, dans le gouvernement canadien, il faut qu'on ouvre la petite porte pour dire : « Non, il est plus en voie de disparition ; il est en trop grande abondance là-bas, gérez ça . » Ça prend vraiment des gens qui portent le flambeau.

Mais nous, on pêche, puis on n'a pas le temps de faire ça.

T : La question des changements environnementaux, est-ce qu'elle vient aussi dans vos discussions?

H : Absolument. C'est comme partout, je pense. On ne sait pas à quoi s'attendre d'une journée à l'autre. Comme là, cette année, c'est excessivement doux et calme comme température. Le homard on ne sait plus trop il est où. Au niveau de la ressource, on sait pas à quoi s'attendre. De quoi à l'air notre fond? Est-ce qu'il est intéressant pour le homard au moins? Est-ce qu'il y a le goût de venir séjourner dans notre banc de pêche? De quoi il a l'air?

#### « Faut qu'on s'organise »

T : C'est une question très naïve, mais qui détermine le prix de la livre de homards?

H : Les acheteurs.

Puis, nous, on part en mer et on ne sait même pas ça. En plus qu'on connaît jamais nos quantités. On sait pas le prix de la livre et il y a comme une collusion non avouée des acheteurs.

Mais il y a ça non avoué de tous les acheteurs qui finalement finissent toujours par donner le même prix. Puis ils se font appeler « donne pas trop des bons prix toi parce qu'on va... on va te casser ». [...] Les acheteurs, c'est une histoire de monopole.

Nous, on peut plus là, c'est notre gagne-pain. On peut plus laisser faire ça.

**T** : Si on résume, j'ai l'impression qu'il y a le problème du monopole des acheteurs et le problème de la mauvaise gestion de la ressource par le MPO...

**H** : Oui, puis aussi tous les agrès de pêche, qui est un monopole aussi. Tous ceux qui font les bateaux puis qui vendent les agrès sont rendus deux ou trois grosses mégacompagnies. [...] Alors que nous, on est un peu des résistants, on est encore des petits pêcheurs indépendants.

Puis on est gérés avec l'UPM (Union des pêcheurs des Maritimes) qui est notre union. C'est le syndicat qui est supposé nous défendre, mais qui nous défend jamais. En Gaspésie, il est très fort le syndicat. Mais nous autres, notre syndicat est très complaisant et il se maintient en place. Ça reste comme des fonctionnaires qui veulent pas faire trop de vagues. Ils travaillent pas fort.

**T** : Il n'y a pas de contre-pouvoir qui veut s'opérer?

**H** : Non. Puis on a tous des petits syndicats. Comme nous à Miscou, on est un petit syndicat, c'est notre association de pêcheurs, mais on fait pas le poids. On a déjà été en cour contre l'UPM, puis on a perdu.

**T** : Si on se projette, comment tu vois l'avenir de la pêche au regard des enjeux que tu nommes?

**H** : Moi, j'en ai parlé aux gens parce qu'on peut plus remettre notre vie, parce qu'on est rendus là, dans les mains des politiciens ou de l'Union. Il faut qu'on s'organise.

Premièrement, l'avenir passe par des forums où les gens vont pouvoir parler ouvertement. Puis que l'on va pouvoir prioriser.

On doit faire faire des études, collectivement [...] pour savoir qu'est-ce qui se passe avec le phoque, où va le homard, le traquer. Comprendre. Maintenant, on sait, on a du pif, mais on n'est pas sous l'eau, nous autres. Il faut faire un état des lieux pour prendre des décisions appropriées. Puis, de toute évidence, le gouvernement le fait pas. Nous on doit le faire. Si le Canada veut faire son effort dans les accords internationaux pour la protection des mammifères en danger c'est une chose, mais nous aussi on est en danger.

Il faudrait que le forum soit local. Il faut arriver à s'entendre à 50, puis après ça peut être à 200.

On est vraiment pris avec beaucoup d'enjeux, les pêcheurs se transforment en politiciens, puis c'est pas nécessairement leur tasse de thé. Mais il faut que ça se fasse incessamment parce que, sinon, on va tout perdre.

#### **« Miscou, la tribu des indomptables »**

**T** : On s'intéresse aussi à ton rapport à Miscou et plus largement, si c'est possible, à la Péninsule acadienne. Comment tu te sens ici?

**H** : Je me sens chez moi partout, là, vraiment. Mais Miscou, ça l'a une vibe qui est différente dès qu'on passe le pont, on dirait. Ce qui se passe à Miscou reste à Miscou. (Rires) C'est pas pareil.

Les gens de Miscou avant le pont s'autogéraient. Tout était parfait sur l'île. C'est comme des petites communautés.

*C'est à ce moment que nous faisons le lien avec la question biorégionale. Nous prenons le temps d'en dessiner une définition.*

**T :** La question qu'on se pose donc, c'est de savoir s'il y a ce potentiel biorégional en Péninsule acadienne d'après toi ?

**H :** Pas à tous les niveaux. Il faudrait développer plus l'agriculture, les serres hydroponiques. Il faudrait travailler plus pour être autonomes à l'année au niveau de la bouffe. Mais c'est sûr qu'on serait toujours dépendant des conserveries. Les gens ont de plus en plus des jardins, par contre [...], mais ils ne vivent pas de ça longtemps. Même au niveau du transport, on n'a pas de transport collectif, on a des espoirs, mais c'est un peu compliqué.

**T :** On a parlé d'autonomie alimentaire, mais il y a aussi une dimension d'autonomie politique. Est-ce qu'il y a ce potentiel-là ici ?

**H :** Pas vraiment.

Avant c'était des DSL (Districts de Services Locaux). Le gouvernement a forcé une municipalisation à différents endroits. Nous Miscou on est resté un DSL, alors on est rattaché avec d'autres DSL qui ont pas rapport avec nous. On fait plus partie de la municipalité en fait (...) on a zéro pouvoir, même pas sur les lumières ou même (...) sur rien. On est au bout du monde pour vrai.

On est quand même un beau laboratoire Miscou. On est comme une tribu.

En 2021, le gouvernement du Nouveau-Brunswick a imposé des fusions municipales et a aboli le modèle des DSL. En créant une pleine municipalisation,

l'intention est de donner davantage de pouvoir aux citoyens et le droit d'exercer leur contrôle sur leur municipalité. Il reste aujourd'hui 12 DSL, dont Miscou.

J'ai appris qu'avant ça, en 2017, il y avait eu un projet de communauté rurale qui visait à fusionner les municipalités de Miscou et de Lamèque : le projet « Deux îles, une communauté ». La population de Miscou avait voté contre à près de 70 % des voix. Pour beaucoup, la peur de voir augmenter leurs impôts a constitué le principal frein à un vote favorable. Les partisans de la fusion ont évoqué le fait que « Miscou avait perdu l'occasion de se prendre en main ».

**T :** Et justement, cette tribu, elle est aussi capable de s'organiser ?

**H :** Oui, absolument. Des gens essaient de se regrouper, de collaborer. Moi, je vois ça avec (son lieu). C'est le désir de rendre à la communauté un lieu qui a été collectif. Tout le monde est bienvenu. Les gens adorent venir ici, ils se sentent à la maison. J'ai parti des petites soirées de cartes, c'est pas lucratif il y a zéro bien monétaire, même que ça me coûte de l'électricité. Mais c'est juste pour le plaisir de voir les gens.

[...] Les gens qui sont originaires d'ici n'auraient pas nécessairement mon point de vue. Parce que oui, eux, ils trouvent qu'à Miscou, ça se tient pas. Si mettons un groupe décidait quelque chose, c'est certain qu'il va y avoir l'opposition dans pas long. Tu sais, avancer, ça peut être très difficile. C'est pour ça que c'est démotivant pour quiconque voudrait. Dans la culture familiale, on mise énormément sur le fait d'être vaillants, rapporter des sous... donc, ils sont très compétitifs. Nous autres, ça coupe les bouées. Moi, aujourd'hui, j'ai eu une trappe coupée. C'est rare, mais, quand ça coupe les bouées, c'est ton gagne-pain qui tombe

s'ils sont pas contents. Ça peut jouer rough. En même temps, ils s'entraident. C'est des bons vivants.

**T** : Mais ça peut être paradoxal. On sent à la fois le sentiment d'entraide qui peut exister dans des petits collectifs et la possibilité de se faire des crasses.

**H** : Oui, comme mon conjoint quand il est devenu capitaine. Il disait « ça n'a pas de sens : sur terre, c'est tout' mes amis. Ils viennent me voir et, quand j'arrive au large, y'en a pas qui m'aiderait ».

Moi, au début, je le prenais personnel, maintenant (en pointant son chandail) : Je m'en FOUS. (Rires)

**T** : On a fait le tour. Un grand merci pour ta générosité, vraiment.



Durant plus de 60 minutes, les thèmes abordés nous ont permis d'alimenter la réflexion autour des principaux leviers et freins potentiels à la biorégion.

Les connaissances et le savoir de la pêche, transmis entre pêcheur·euses et par l'expérience de la mer, représentent à eux seuls un immense potentiel de pratiques de subsistance sur le territoire. Notons cependant que leur manque de connaissance fine des fonds marins et de leur évolution pourrait représenter un frein à l'adaptation de leur pratique face aux bouleversements écologiques en cours.

Le présent et l'avenir incertain de la pêche sont contrôlés par une autorité politique très éloignée de la réalité vécue par les pêcheur·euses. Le monopole de quelques compagnies de grossistes constraint et limite les possibilités d'autonomie des hommes et des femmes de mer. Possédant l'expertise et la maîtrise de ce qu'il faut faire sur leur bateau, ils et elles sont à l'inverse privé·es de leur pouvoir d'agir face à ces compagnies qui contrôlent le prix des ressources, imposent l'achat du matériel de pêche, et finissent par « réguler leurs vies ». Par ailleurs, le syndicat est décrit comme ne permettant pas de défendre leurs intérêts. Ces personnes semblent donc prises en étau entre le monopole des grosses compagnies, le changement climatique et le gouvernement du Canada pour la régulation des espèces. À cela s'ajoute le fait qu'elles ne semblent pas suffisamment soutenues par leur syndicat.

Néanmoins, il existe un mouvement collectif en soubassement, un désir exprimé par les pêcheurs et pêcheuses rencontré·es, de mieux comprendre et saisir leur réalité en changement, de s'organiser, d'élever leurs voix, de décider ensemble de leurs conditions de travail.

Finalement, en examinant l'histoire de Miscou, une île qui était autogérée avant la construction du pont la reliant à Lamèque, ainsi que les dynamiques collectives actuelles, on peut considérer cet endroit comme un « laboratoire »

pour étudier les pratiques communalistes qui y sont déjà en place et pour analyser l'émergence de lieux rassembleurs emblématiques, tels que celui géré par Hélène.

